

**SOY CUBA (1964) Russie/Cuba de Mikhaïl KALATOZOV
avec Sergio Corrieri, Salvador Wood, José Gallardo, Raul Garcia, Jean
Bouise, Luz-Maria Collazo
scénario : Mikhaïl Kalatozov, Yevgeny Yevtushenko, Enrique Pineda-
Barnet ; images : Sergueï
Ouroussevski ; musique : Carlos Farinas.**

Une audace visuelle et graphique qui emporte tout sur son passage. Des acteurs prient dans les cueilleurs de canne à sucre et dans la rue, tous habités et extraordinaires.

"Nous cherchions", dit Kalatozov, "à pénétrer l'esprit du peuple cubain".

Cinéaste génial associé à un chef opérateur virtuose, Sergueï Ouroussevski, qui réalisa des plans incroyables, infaisables avant l'invention de la Steadicam (Martin Scorsese qui, avec Coppola, redistribua le film, reconnaîtra qu'il ne savait pas comment cela avait été fait...), ces deux immenses artistes créèrent, avec "Soy Cuba", un impressionnant poème, véritable symphonie visuelle qui a encore aujourd'hui peu d'équivalents. Ils ont offert au monde un inédit et rare récital cinématographique, souvent caméra sur l'épaule. Scorsese le grand plia le genou devant le génie des deux Russes.

La caméra de Ouroussevski fait preuve d'une liberté ahurissante, tel le travelling montant un étage d'immeuble, traversant une rue, puis une usine à cigares, pour mieux redescendre dans la rue se frotter à la foule dans un même plan éblouissant, sans aucune coupe. Jouant du contre-jour et du clair-obscur comme personne, les gros plans de visages n'ont rien à envier au génie portraitiste de Sergueï Eisenstein. Ouroussevski compose pour Kalatozov des plans d'une beauté qui laisse pantois. Face à de tels travellings, de telles audaces visuelles (le plan du paysan besogneux errant dans les champs en contre-plongée et contre-jour) méritent d'entrer au Panthéon des plus beaux plans de l'histoire du cinéma. C'est pourquoi Coppola et Scorsese ont uni leurs efforts financiers, s'inclinant devant le génie, pour faire renaître cette œuvre, pour lui donner un support numérique, pour le sortir de l'oubli dont il avait bêtement été victime ; les premiers financiers - les soviets et Castro - attendant seulement de la propagande pour leur chapelle alors que, dépassant plus que largement le politiquement correct, ils ne s'étaient pas aperçu que seuls la poésie, une haute réflexion sur la pâte humaine et le génie habitaient ce film.

En tant que cinéaste et enseignant de l'histoire du langage du cinéma, je classe ce film parmi les dix plus grandes œuvres de l'histoire du 7ème Art. L'histoire de la genèse de ce film et son message : au départ "Soy Cuba" est une commande de l'U.R.S.S. sous le court règne de Khrouchtchev. Les soviétiques voulaient porter haut le drapeau de la cause communiste à travers le monde et, prenant Cuba comme exemple, titiller les Américains à la porte de chez eux. Dans le film, ils sont présentés comme des rapaces se comportant en territoire conquis. On va confier à Kalatozov, auréolé de sa Palme d'Or à Cannes pour "Quand passent les cigognes", la réalisation de ce film.

L'action se passe dans les années 50 à Cuba, encore sous le règne du tyran Batista et avant l'arrivée de Castro. Comme Khrouchtchev, Castro au pouvoir au moment de la réalisation du film soutient financièrement le travail de Kalatozov, attendant, en retour, d'être adoubé pour sa révolution. Que nenni, Mikhaïl Kalatozov s'en fout et fait son film dans une liberté presque totale. Le réalisateur montre d'abord une société corrompue jusqu'à la moelle : surplus de plaisirs décadents, de boissons, de drogues de sexe, en état d'asphyxie totale, alors que les paysans, à côté, sombrent dans une misère noire, sordide, dépossédés du peu qu'il leur reste encore dans une violence fasciste où la justice n'existe plus depuis longtemps. Ceux qui essaient encore de relever la tête sont châtiés sans pitié. De cette situation, Kalatozov fait surgir une réflexion politique et humaine : comment peut-on sortir de cet étranglement du citoyen, courber l'échine encore et

toujours, prendre les armes et sacrifier sa vie ? Et si le réalisateur suit ce qui s'est passé, la lutte armée avec beaucoup de victimes, il interroge aussi l'homme. Puisque de mon esprit tu te crois roi, de mon corps tu crois avoir possession, ma volonté et mes mouvements tu ne pourras les contrôler. Dans sa prétention et son arrogance, le régime de Batista achète même les dons de Dieu, puisqu'il n'est pas suffisant d'acheter la chair et la pureté. A mesure que le film évolue, de passion il est maintenant question. La jeunesse bafouée, élan du peuple, s'organise. L'impides seront pourtant les décisions futures. Quand la trahison emportera les rues et que les subordonnés de l'ombre tireront à vue sur l'espérance, d'un corps uni le peuple marchera, investissant la place et, au-devant, son porte étendard s'élève en martyr. Oubliant nos peurs, nous marcherons ensemble contre la tyrannie. Notre pays renaît et s'électrise. C'était le message de Rosa Luxemburg en 14/18, seul le peuple uni peut aboutir contre la tyrannie. Elle fut assassinée pour cela.